Plaisirs au thème, ou les jeux du balcon

“Theme” pleasures or balcony games

Robert Lafont

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/166>
DOI : 10.4000/praxematique.166
ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1993
Pagination : 13-26
ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Robert Lafont, « Plaisirs au thème, ou les jeux du balcon », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 20 | 1993, document 1, mis en ligne le 01 janvier 2009, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/166> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.166>

Robert LAFONT
Praxiling - Montpellier

PLAISIRS AU THEME OU LES JEUX DU BALCON

Noirigat de Tolosa, me plai de maintenir son lengatge bèl

Godolin

A parler de « beau langage », l'exercice de confession et d'analyse auquel je me livre ici, plume et psyché liées, s'excuse de l'âge de son auteur, qui aura 70 ans quand il paraîtra ; il est un temps dans la vie pour les récits pensifs que se fait Narcisse de lui-même faute de se voir encore avec plaisir au miroir de ses espérances. Peut-être aussi d'une utilité exemplaire. Il est déjà rare qu'un écrivain accepte une seconde vocation de linguiste, et de linguiste du texte littéraire. La profession d'écrire réagit généralement irritée aux prétentions d'aller y voir avec des lunettes d'objectivité, dans l'écriture. Je sais de plus que d'écrire en une langue « minoritaire » ne favorise ni la lucidité personnelle ni la soumission à celle d'autrui, tant la condition est précaire, pathétique, coléreuse, étant paradoxale à sa racine.

Or j'ai choisi il y a cinquante-cinq ans d'écrire littérairement en langue d'oc, et si j'ai finalement commis en français bien des livres d'histoire, de sociologie économique et naturellement de linguistique, je n'ai laissé échapper qu'un roman (1) et par défi à moi-même, dans le langage de mes maîtres d'école et de mes collègues d'Université. J'ai décidé par contre tard, il y en a moins de vingt, d'appliquer au texte d'auteur, avec la collaboration de Françoise Gardès-Madray, la linguistique qui m'avait mis en chaire. C'était déjà la praxématique, elle trouvait ainsi son premier exposé public. Elle traquait et tracassait plus qu'une autre, je crois, les intimités du sujet. Ainsi devait-elle persévérer, aiguissant toujours plus les armes de son indiscretion.

Voilà donc que je peux témoigner, déjà, de son incapacité à couper le fil de l'écriture : ce que craignent tant — j'en citerai trente exemples — les écrivains en proie aux pulsions de leur génie spontané ou jaloux de leurs secrets d'officine. Comme il y paraît si l'on jette un coup d'œil sur ma bibliographie, je me suis plutôt senti projeté par l'analyse, *beata culpa!* dans de nouveaux devoirs et plaisirs d'écriture. Allons plus loin : l'exercice de compréhension critique a la vertu, du moins pour moi, d'éveiller l'inconscient à la plume sans pour autant l'arracher à son épaisse dormition ; autant dire qu'il vous pousse à écrire d'un aiguillon d'intelligence et vous laisse sans intelligence si quelque nécessité dormait dans l'encre ou dans l'ordinateur. J'ai écrit et publié neuf cents pages du roman *La Festa* (2) sans m'apercevoir que les personnages et les lieux s'y balisaient de la syllabe *mar*, qui en occitan est la « mer », et sans doute indirectement *maire*, la « mère » (*Marquesa, Març, Maria, Margai, Margarida*, etc.) et suis passé du tome I au tome II sans savoir ni comprendre que mon *Jean, Cavalier de Març*, préparait tout simplement son identification à *Jean Cavalier*, héros des Cévennes, sur le jeu de mots annexe *maquisard-camisard*. Qu'on est con quand ça parle ! Qu'on redevient intelligent quand on se relit à la distance de quelques mois !

Muni de cette assurance, j'entre donc dans l'exercice promis, en présentant de nouveau des excuses pour le narcissisme (secondaire, s'entend!) inhérent à l'exercice. Mais n'ai-je pas mis la plume à la main de mon héros Jean pour lui faire écrire un « Essai sur le narcissisme littéraire », en lui soufflant innocemment, en belle épigraphe, le vers de Bernard de Ventadour, *Lo bels Narcisus en la fon ? Atal*, aurait dit Godolin. *Sic*, dit-on en latin.

Je dois aussi me réserver une précaution. J'use ici des outils de la praxématique non dans la forme qu'ils ont dans *le Travail et la langue*, mais dans celle qu'ils ont acquise dans les quinze dernières années de réflexion, de moi et d'une équipe (3). J'use aussi de ceux de la sociolinguistique, que nous avons à Montpellier, en quelque quinze années, parallèlement promue à de nouvelles méthodes et définitions (4).

I. ENDOSCOPIE

On rappellera que pour la praxématique l'opération de réalisation d'un discours effectif, qu'on appelle depuis Bally *actualisation* est une opération programmatrice ascendante qui occupe un temps concret, encore que d'une extrême brièveté, le temps de l'à dire (5). Pour garder la description de ce temps de toute modélisation à la fois idéale et mécaniste, j'ai été amené récemment à le définir comme un milieu de pensée-langage précédant la profération, l'*endothème* (6). Ses trois qualités, qui l'opposent au temps du dire et à celui du dit, c'est-à-dire à l'émergence du *thème*, sont : le maintien en inconscience des opérations qui l'habitent ; sa récupérabilité d'orientation (qui permet les parcours de dédire aussi bien que ceux d'à dire et les court-circuitages pratiques économisant la progression analytique) ; son espacement entre des zones mémorielles inaccessibles directement (ce que la psychanalyse appelle l'inconscient ou *ça*, que seul le brouillage des articulations du sens, métaphore et métonymie, permet d'éclairer) et des zones de simple « pénombre » (le préconscient) que la praxis de linguistique est capable de conceptualiser et de programmer.

La fonction parapraxémique ou topo-chronothétique, chargée d'imprimer dans le message le critère de réalité, je la vois maintenant dans cette zone préconsciente, comprise entre le seuil terminal de l'*in esse* (7), niveau de la réalité indubitable, et celui de l'*in posse*, seuil initial, niveau de réalité seulement éventuelle. Entre les deux seuils circule en à dire et en dédire le temps *in fieri*, construction et déconstruction, approche et fuite des images d'espace-temps. Cela m'engage à faire des deux articles comme des deux subjonctifs du français des antériorités logiques obtenues rétro-activement, c'est-à-dire postérieures en conception (comme elles le sont en glossogénie) à l'*in esse*. Parler de temps pour ces opérations me paraît maintenant une façon de mettre en cause les connexions neuronales (simples et immédiates pour l'*in posse*, élaborées pour l'*in esse*, complexes et mobiles pour l'*in fieri*).

Si la diglossie concerne deux langues de type différent, comme une langue isolante d'Asie ou agglutinante d'Afrique en conflit avec le français bardé d'analyse latine, il est certain que se créeront des troubles dans l'actualisation parapraxémique. On sait d'ailleurs que l'ethnotype du parler petit-nègre se constitue sur eux (absence de flexion nominale et verbale). Rien de tel dans la coexistence polémique de l'occitan et du français, langues romanes très voisines. Il faut cependant signaler le rôle d'une importante disjonction socio-historique : alors que le français ne récupère ses subjonctifs disparus de l'oralité (surtout le secondaire) qu'au prix d'une analyse scolaire qui en raidit et fossilise le fonctionnement, l'occitan les garde vivants, avec la souplesse des représentations qu'ils portent. Le sujet diglosse se trouve donc dans la situation de posséder sur registre B, dans la langue dominée et dépréciée, l'outillage raffiné grâce auquel la langue A se constitue, non sans effort, en « beau langage ». D'où ce malaise où ont été les instituteurs pourfendeurs de « patois », de devoir en appeler à la conscience patoisante pour expliquer les subtilités de l'usage racinien. Ce qui vaut aussi pour les passés d'*in esse* et pour l'aspect surcomposé, supports en occitan d'effets de discours d'une grande finesse, à faire rêver Damourette et Pichon.

Je me souviens d'avoir dans les débuts de mon métier d'écrivain joué systématiquement à retourner ce malaise et à sur-syntaxiser ma prose pour obtenir ce qui était alors pour moi un égal régal : la narration habituelle à mon grand-père et *la Princesse de Clèves* (8). Cette « plus-value » stylistique me paraissait, et me paraît toujours, bien que je sois plus tempérant, « de bonne guerre ».

La situation est totalement différente en praxémique. Là pas de niveaux. Ce qui y est en question n'est pas un critère de réalité, c'est-à-dire un positionnement qui dit le concret à travers son abstraction même. Le principe qui s'y projette en actes de langage n'est pas le principe de réalité cher à Freud, mais un rapport du sujet à l'outillage extraordinairement composite qui fait le lexique d'une langue naturelle. En abandonnant le signe saussurien, en invalidant du coup la trompeuse analyse du signifié en composants (ce qui n'est, comme on sait, que métonymie de la phonologie) de la sémantique structurale, la

praxématique s'est ouvert un champ immense qu'elle a bien peu reconnu encore : celui d'une fonction, double comme elles le sont toutes en anthropologie, la motivation-démotivation (9).

L'une et l'autre sont elles-mêmes à deux faces : face du *socius* et face du sujet. La motivation a été de ces deux façons déjà bien étudiée (10). Ou elle est permanence d'un étymon, que j'analyse en l'état de ma recherche comme le transfert en arthrologie phonémique d'une articulation de praxis matérielle (le terme de *taxème* convient aux deux réalisations) : ainsi *taka*, qui avait été pris antérieurement comme exemple (11), est le transfert à /t.k/ de l'articulation cubitale permettant le dépliement de l'avant-bras pour un coup frappé ou une saisie manuelle. Ou elle est recreation de l'étymon à travers la chaîne parlée, par impression pulsionnelle : *t'as qu'à la boucler* est un coup frappé par le langage. La démotivation du côté du lexique social revient, s'il est permis d'user de ce terme pour suppléer celui d'« arbitraire », tombé avec le signe, à l'in-signifiante du signifiant, c'est-à-dire à un étiquetage conceptuel faisant du réel réalité « logique » (selon le *lógos*, la *logosphère*) sans écho phonologique. Du côté du sujet, elle est une extinction de la signifiante au bénéfice d'un langage reçu et redonné univoque, pleinement circulant (tel est le praxème « étranglé » par les règles du marché du sens).

La situation diglossique fournit à l'analyse selon ces critères des occasions d'une extrême richesse, tout simplement parce qu'avec elle le conflit des langues traverse la distribution fonctionnelle. C'est une constante de cette situation que la langue A est du côté de la démotivation, où elle conquiert son statut de langue intellectuelle, de système de concepts convenablement protégés de la pulsion. Au contraire la langue B est sentie comme sur-motivée, ce qui la rend expressive, viscérale, ou pratique, ouvrière, etc. Cette partition est soumise à bien des pressions et doit être projetée dans des situations fort complexes, surtout s'il s'agit d'écriture littéraire. Car il est fort possible que la langue A, sur certains registres sociaux ou en réponse à l'effort du sujet pour se désomatiser et conquérir ainsi un diplôme de pure intellection, en vienne à l'« épure du sens » (ce qui se mesure généralement à l'appauvrissement du lexique). Le « beau langage » de l'« honnête

homme » du XVII^e siècle français est de ce type. Il est possible aussi qu'il « s'incarne », s'enivre de connotations. Rabelais est l'alternative de Racine. La langue B se voit toujours ouvert ce second champ, régulièrement fermé le premier. Ecrire en langue B est se mettre constamment au risque de la surmotivation.

Je citerai le texte étonnant, auquel j'ai déjà pris une épigraphe, du poète toulousain du début du XVII^e siècle Godolin. Dans cette défense de sa langue, il cherche à fuir les ressemblances avec le français, l'italien ou l'espagnol, qui suivant les vues a-chroniques et a-génétiques de son temps, signifient la dépendance, et en arrive à citer « des mots du pays qui vivent de leurs rentes ». C'est un admirable ruissellement d'étymons taxémiques : « *gòf, pèc, lec, crauc, ranc, brusc.... requincar, chambotar, chapotar, carrincar, miracocar... chotum-botum, espalabissar, a tustas e bustas..* » (12). Nous sommes là sur un carrefour de l'art baroque où le « beau langage » puise sa force, non sa vulgarité, aux halles et à la ferme. Montaigne ne disait rien d'autre : « Que le gascon y aille si le français n'y peut aller ». Il entendait parler ainsi non de son langage périgourdin « esfoiré », mais de la langue gasconne qui avait déjà fait, *a trucs e patacs* (ce gasconisme, haut étymon guerrier, parcourt toute la littérature française du temps) (13), avec Pey de Garros, du *Bartas* et dans la voix de Monluc, la preuve « masle et militaire » de sa noblesse roturière.

L'écriture « rédemptrice » (14) de la langue B évolue nécessairement entre les pôles de la démotivation et de la surmotivation. C'est pourquoi j'ai proposé d'y voir un cas extrême de littérarité, une « hyperlittérature » (15). Comme il n'est que naturel, les écrivains s'y laissent prendre.

Ceux d'une première sorte ont au cours des siècles multiplié les efforts pour se hausser au niveau de la rivale en la singeant. Les poètes occitans des XVII^e et XVIII^e siècles, présentent plus de francismes que n'en usaient oralement leurs compatriotes : ce sont grâces d'écriture, hauts talons empruntés et mis aux sabots (16). Le grammairien catalan Pompeu Fabra dut un jour réagir contre le purisme rédempteur des écrivains de Barcelone : pour fuir les castillanisms de la langue parlée ils calquaient le français !

La solution est difficile. L'authenticité reconquise avec les moyens autochtones tourne quelquefois au grimoire. Une sortie de l'embarras ne peut être trouvée, me semble-t-il, que dans l'espace *social* d'écriture : sur ses régulations faites d'acceptations et de refus. Et voici que nous en sommes au « bon usage » ! Nous ne pouvions manquer d'y arriver. Le malheur des situations diglossiques est que le marché où il se règle est lui-même contaminé de répartition des langues. L'un de mes amis, il y a quelque trente ans, refusant d'employer le praxème occitan suspect *capital*, lui avait substitué *cabal*. Il aurait eu raison au XVe siècle. Aujourd'hui, l'occitan étant, comme l'a écrit Mistral, langue des "pâtres et gens de fermes" *cabal* se règle comme *cheptel*. Mon ami avait donné à Marx une odeur de bergerie. Il reste que si l'opération de socialisation large de l'occitan avait été alors réussie, le marché des mots y serait devenu autre chose qu'un foirail et *cabal* y aurait peut-être réussi, devenu inodore.

Ce dernier adjectif, « inodore », me permet d'indiquer très brièvement et de formuler en termes plus praxématiques la nature fonctionnelle de ces faits innombrables de motivation et démotivation qui tissent l'usage, situation diglossique mise à part. L'endothème dans sa profondeur doit être conçu comme un réseau socialisé et donc mémorisé de *programmes* signifiants : il est fait de *traits* auxquels sont attachés non des signifiés mais une puissance à signifier. La contiguïté par ces traits de divers programmes praxémiques peut être représentée comme une ruche (17) ou plus lacaniennement en « points de capiton ». C'est le réseau de la logosphère propre à une culture. Le parcours de ces traits pour une expression de « généralité » donne des praxèmes « allégés » (jusqu'aux outils de métapraxémique) qui ne fonctionnent bien que selon la démotivation. Mais cela ne suffit pas : l'endothème est aussi le milieu d'une mémoire inconsciente, soubassement du sujet, lieu du *ça* ou « autre scène », pour employer le langage des psychanalystes. De là provient la remotivation, de longue date remarquée par Freud et reprise par les analystes du texte. Elle est la partie repérable phonologiquement d'une inscription de toute l'expérience vitale en langage. On peut dire à la limite qu'il n'y a pas de praxème qui ne soit marqué, en mémoire inconsciente, d'un contexte d'apprentissage.

Le *copeau* de bois a pour moi l'odeur d'une menuiserie et le visage d'un menuisier. Le *figuier*, une odeur qui me renvoie à une expérience sensuelle d'adolescence (sans que soit abolie la connotation du nom du fruit, motivation moins singulière !). Quand le contexte est traumatisant, se produisent l'habituel effet de censure et le verrouillage du praxème en inconscient. Quand il est simplement et largement pulsionnel, il suspend à l'outillage linguistique une « caisse de résonance » connotative, c'est-à-dire remotivante. Chaque sujet en principe a la sienne. Rien ne s'échange moins que l'odeur ou le goût de la madeleine.

La résolution de la dualité fonctionnelle de l'endothème, est, dans chaque montée de l'à dire sur programmes signifiants, une solution dialectique du rapport démotivation intellectuelle-remotivation pulsionnelle. Le dire la recueille plus ou moins catégorique, plus ou moins tâtonnante ou dramatique encore. C'est pourquoi le thème est ce tissu effiloché que l'oralité nous livre.

La diglossie, dans sa forme encore la plus fréquente, met la langue B du côté de la prime enfance, de l'avant-école, des étapes profondément enfouies de la construction du sujet. C'est à la fois la langue maternelle, celle qui donne le miroir de langage, et la parole du père, celle qui fait autre, celle du seuil de la castration. La langue A est Sésame d'un autre seuil, celui de l'école et de l'ordre social. Dans la situation quasi universelle d'écriture en langue A, le sujet aliéné à l'ordre, c'est-à-dire maître de la langue dominante, en opérant un retour souvent surdéterminé idéologiquement (historiquement, politiquement) à son niveau B d'expression, remonte à l' α de son histoire personnelle. L'argument le plus intellectuel de retour aux sources camoufle ou révèle une régression utérine et une réinstallation au seuil du père.

Hors de la diglossie franche et repérable, il est acquis que, comme l'écriture « naît de la castration », la vocation d'écrivain est une façon de hanter cet avant-seuil et ce seuil. C'est pourquoi l'écrivain a son personnage carrefour et médiateur, qui est le grand-père maternel. Le « complexe de Stendhal » me fut exposé une première fois, il y a bien longtemps, par Julia Kristeva que je consultais sur ce problème d'écriture.

Problème qui prend un relief saisissant en situation diglossique. Tout Mistral est là, qui a refusé ce personnage (pourtant bien sympathique, le grand’père Poulinet) au bénéfice du père et a ainsi enfoui la vérité de l’œuvre sous l’apparence du chef-d’œuvre et la souffrance sous l’idéologie. On a compris, à la citation que je faisais de sa narration, que mon *avi*, mon *grand* comme on dit simplement en oc, est planté depuis un demi-siècle sur tout ce que j’écris. C’est d’ailleurs lui qui “m’a donné la langue”, mes parents m’ayant seulement « donné les pieds » (appris à marcher). Le poète provençal Sully-André Peyre, qui composait en plusieurs langues, a curieusement écrit en français *Le grand’père que j’ai en songe*.

II. LE JE A DEUX.

L’endothème est l’intériorité du thème. Le thème, qui est le message effectivement émis, peut être conçu comme une lisière, un rebord, une rampe, occultant de sa lumière le bois profond où les fantômes de l’inconscient traversent les chemins de la conscience, le puits qui résonne à la margelle, les coulisses, les appareillages de l’avant-spectacle. Si je parle de littérature je le vois comme un balcon.

Le thème a quatre caractéristiques : il est le temps du dire, temps concrètement mesurable, orienté en ascendance et irrattrapable (il est sans arrêt versé au temps du dit) ; il porte dans toutes les langues indo-européennes, et dans d’autres, la topo-chronothèse, ou critère atteint de réalité référentielle en spectacle de langage, et se trouve ainsi exhiber les aboutissements du principe de réalité structurant le sujet. Il utilise les praxèmes réglés socialement pour circuler au marché du sens et selon la communication interpersonnelle. Mais il laisse voir du même coup, comme un revers cousu à son endroit, les résonances connotatives, la remotivation. On peut ajouter comme une conséquence importante du premier point qu’il met le langage en linéarité, c’est-à-dire en syntagmatique nécessairement orientée, c’est-à-dire en syntaxe. Il fait ainsi la phrase, les fonctions des morphèmes entre eux et ouvre les voies d’une métalinguistique positionnelle, matrice des

mathématiques (18) retombée sur la linguistique en modèles générativistes. Mais la linéarité, la syntagmatique, la syntaxe ne fonctionnent que grâce à la *mémoire syntaxique*, qui est une mémoire-prévision capable de prendre le temps de l' à dire à l'envers de la perte de sens et de connexions logiques dont il serait sans elle inévitablement coupable.

Une performance linguistique parfaitement thématisée se présente donc : 1 - comme une successivité parfaitement contrôlée où le sens n'est pas plus perdu que le mouvement syntaxique (c'est ce qu'on appelle « la phrase bien faite ») ; 2 - une utilisation maîtrisée de la topo-chronogenèse, donnant à travers le système des actualisateurs nominaux et du verbe une image cohérente des approches du réel, du spectacle de réalité ; 3 - la construction d'un sens transmissible sans restes grâce au réglage des praxèmes dans l'espace discursif ; 4 - le renvoi à la « marge », aux « traces », au « surplus » de la connotation, des résonances subjectives, impressivités endothématiques et remotivations phonologiques, cet accompagnement pouvant être lui-même réglé en rhétorique, métaphores et métonymies lexicalement inventoriées et discursivement « filées ».

La perfection thématique, qui est un achèvement heureux (*per-factum*) d'une thématisation avançant dans la dialectique de l'endothème et basculant à l'effectif (*e-factum*) en parcours final, sur le passage au thème même, ne peut être obtenue que sous la très forte pression de la règle sociale, en refoulement de la pulsion, grâce à une pédagogie coercitive de la parole. Il est évident que cela, qui se lit dans le thème, se passe dans l'endothème, où chacune des résolutions dialectiques entre inconscient et montée à la conscience, désir et norme, doit être orientée vers la conscience et la norme. C'est donc bien le sujet qui est, dans ce cas, *marqué*, avant d'être *autorisé* à laisser ses *marques* dans son message. Marqué de *lettre sociale*, comme dit le poète Vigny.

La lettre, l'écriture est le moyen le meilleur de cette réussite. On m'évitera de développer ce point, occasion d'une prolifération de réflexions linguistiques et stylistiques. Mais je voudrais, contrairement à des habitudes qui se sont trop facilement répandues, souligner ce qu'a de positif, même pour le sujet, le règne de la règle dans la phrase. L'acquisition du thème remonte dans l'enfance à la phase d'imitation première, et

ludique, du langage social. Cette phase de nomination est une expérience du pouvoir non seulement de reproduire un sens, mais de le mettre soi-même en productivité (par la binarité syntagmatique). Elle se poursuit dans le très long apprentissage aidé de discipline scolaire, où la discipline continue à avoir sa récompense. Le seuil de la castration est passé, le domaine du père est ouvert à la possession domaniale du fils. S'il s'agit du seuil de l'école s'ouvre alors, comme un enfoncement dans la « névrose diglossique » (19) qui trouve en lui-même sa thérapie, la jouissance d'intégration. Pour l'avoir éprouvée une fois, quand je me trouvais exilé à treize ans au pays que je pensais être celui de la culture française qu'on m'avait donnée au Lycée, j'en ai fait une sorte d' « entrée de service » dans l'œuvre (20).

Le détournement de la pulsion par la règle fait partie de la stratégie du sujet, et pas seulement du sujet diglosse. Pour pervers qu'il soit au niveau des principes du moi conscient, et pervers dans ses effets, car il peut faire évoluer la névrose en paranoïa au terme de ce que j'appelle le « complexe de Bonaparte », il n'en est pas moins outil pratique d'une biographie réussie et à de multiples moments de cette biographie source de plaisir. Plaisir partagé par tout public, par exemple, qui accueille un conférencier disert et expert, maître des subjonctifs et de l'aperture des *-ais*, venu lui offrir un régal de francophonie. On dit qu'il parle comme un livre. Il le sait, il lui arrive de tourner d'un doigt, tout en parlant, les feuillets absents de son discours.

Quand on joue-jouit ainsi de compagnie, en bonne compagnie comme en beau langage, savourant de conserve la plus-value culturelle de la grammaire partagée entre intégrés, c'est que les sujets sont au balcon. Sous l'image mettons la théorie.

La praxématique, linguistique de la parole, mais qui a commencé par hanter la grammaire et l'écrit, se doit actuellement d'honorer son projet et de placer à la racine de toute performance linguistique le fait de communication inter-subjective. Elle a pour cela dans son appareil antérieur le concept qui convient : la pulsion communicative. En l'état actuel de la théorisation, cette pulsion est dessinée depuis l'espacement que met dans le moi (« refente » dirait la psychanalyse) l'instance de l'autre jusqu'à la distance

« renversante » du *je* et du *tu* dans le dialogue. Chaque instance communicationnelle renouvelle et interpelle cet espacement. Elle en tire la parole. Même quand on parle seul, en soi, on parle à... A sa part d'autre. C'est l'autre qui me fait sujet de mon dire qu'il reçoit. La pulsion communicative se fonde donc dans l'architecture du moi et trouve existence dans le désir de l'autre (actif-passif, pôles inter-réactionnels, on l'a bien compris). C'est *tu* qui me fait *je*, c'est lui qui me distribue en *je* et *ça*.

Or l'on ne communique qu'en présence (présence référentielle = contexte situationnel, présence en langage = nomination praxémique et critère parapraxémique) du *ça*, de la non-personne. L'acte de communication que l'autre m'arrache coïncide donc en visée avec le principe de réalité qui me fait réunir les outils pour dire le réel. Pulsion et objectivité sont contradictoires et inéluctablement liés et co-vectorisés. Nous avons situé déjà leur débat dans l'endothème. Au niveau du thème, le principe de réalité est vainqueur pour nous permettre de tenir un propos sur le monde communicable à qui croit au monde. Prenons bien garde, méthodologiquement, que *je* et *tu* ne sont pas les signes directs de la subjectivité, comme on le dit trop souvent, mais le moulage du sujet en objectivité, le marquage de la non-personne par la personne. Ce sont des signifiants dialectiques.

Mais le principe de réalité a été transporté par la pulsion. Le thème est contradictoire du désir, et le désir est là, écrasé, si l'on veut, jouissant, reconnaissons-le aussi, dans le thème. Le désir trompe toujours la règle. Le sujet s'accoude à la balustrade. Le beau langage est ce geste de contrainte en élégance.

Bien entendu, ce détournement ne change rien à la contradiction majeure. Il y a constamment des déchirures pulsionnelles au thème. En littérature, où l'écriture oblige à la thématization parfaite, où est donc la déchirure ? Les spécialistes de l'analyse savent la détecter aux fameuses marques, aux soupiraux vers l'inconscient que sont ces soulèvements poétiques de l'immotivé lisibles à la Lettre même. Il y a de plus les genres littéraires et les registres stylistiques de la déchirure : la littérature carnavalesque au sens bakhtinien et l'écriture de l'oralité ou *oraliture* (21).

Genres et oraliture demeurent de l'écriture, c'est évident. Ils reviennent non tant à déthématiser le thème qu'à thématiser l'athématique. Rien n'est plus littéraire, hyperlittéraire que le refus de la littérature. Les écrivains populistes, qui en usent si véhémentement, quand ils ne sont pas d'adroits faussaires de la parole risquent d'être de faux naïfs de l'écriture. Mais tout cela étant littérature, il y a bien du plaisir à cela. Après avoir, dans une intention apologétique et polémique, mais non sans volupté, tenté longuement de thématiser la parole occitane, faisant norme graphique de ses phonèmes, élégance stylistique de sa morphologie, épure de sa syntaxe (exercice auquel je me livre encore) et dressé au-devant de notre maison paysanne un blanc balcon de beau langage, je me suis avisé, à une certaine date de belle ruade, d'ouvrir le livre et la phrase non à l'oralité directe (je n'étais pas si naïf, étant protégé de linguistique) mais à un ballet d'oralitures sur scène d'écriture élargie. Ce fut *la Festa*. J'y fus malin, j'y fus benêt (voir plus haut). Et fort heureux.

A qui écrivais-je ? Je n'ai pas dit : pour qui ? La théorie praxématique de la communication, littéraire ou pas, prête attention aux « particules directionnelles », comme je disais il y a peu (22), aux taxèmes directionnels comme je dis maintenant.

Je terminerai, à titre d'incitation à de nouvelles recherches, en posant la communication littéraire en prolongement de la banale et orale. Ce sera pour reconnaître que l'autre communicant y garde un silence de plomb. Et pourtant il est là. Il me tire l'écriture comme les vers du nez. Toutes les théories d'archi-lecteur ne valent rien pour qui écrit. Le désir ne va pas à l'archi-, cette annulation, ni même à cette abstraction : le lecteur. Il va au *liseur* : un sujet en actes. Et comme celui-ci reste fantôme tant que je ne lui ai pas abandonné mon livre — mais à ce moment-là, mon sujet écrivain-jouissant est mort de belle mort, sous couverture — il faut que je le trouve jouissant là où il gîte : en un certain espacement (voir encore plus haut). J'ai beaucoup écrit, en moi, sur des femmes à des femmes. J'ai beaucoup écrit aussi sur mon grand-père rêvé à un fantôme d'aïeul, lui rendant en langue la parole qu'il m'avait donnée. J'ai d'ailleurs associé les unes et l'autre en un dessin-

symbole fort inconvenant. Je l'avais oublié, mais une amie fort intelligente me fit retrouver la page (23). Je ne lui ai pas fait observer que j'avais écrit en linguiste : de l'endothème. Mais c'était ça.

NOTES

- (1) *Chronique de l'Eternité*, Fédérop, Eglise-Neuve-d'Issac, 1991.
- (2) *Obradors* — Le Chemin Vert — Fédérop, 2 vol., 1983-4.
- (3) J'ai l'espoir d'achever d'écrire (publier est un autre problème !) le volume *IL Y A QUELQU'UN, le Corps, la Parole et le Sens* avant la fin de cette année 1993. On y trouvera cet *aggiornamento*.
- (4) Cf. H. Boyer, « Diglossie : un concept à l'épreuve du terrain. L'élaboration d'une sociolinguistique du conflit en domaines catalan et occitan », *Lengas*, no 20 (1986), 21-54 et les deux synthèses de Georg Kremnitz, *Entfremdung, Selbstbefreiung und Norm. Texte aus der okzitanischen Soziolinguistik*, Tübingen Narr, 1982 et *Gesellschaftliche Mehrsprachigkeit, Institutionelle, gesellschaftliche und individuelle Aspekte*, Braumüller, Wien, 1990.
- (5) En plus de *Le Travail et la Langue*, on se reportera pour la terminologie praxématique à J.-M. Barberis, J. Bres, Fr. Gardès-Madray, R. Lafont et P. Siblot, *Concepts de la praxématique*, Montpellier, Praxiling, 1989.
- (6) Le premier exposé paru sur l'endothème est l'article « Vers une linguistique de la parole : le thème et les trois instances de l'endothème », *Cahiers de praxématique*, no 14 (1990), 67-91.
- (7) Nous faisons déjà cela dans *la Phrase occitane*, Paris, PUF, 1967 ; c'est une des failles que j'introduisais dans le guillaumisme « orthodoxe ».
- (8) Ce qui a été remarqué, non sans malice, par F. Garavini, « Quelle langue pour la prose d'oc contemporaine ? », *Lengas*, no 24 (1988), 42.
- (9) On trouvera un chapitre sur cette fonction dans *Il y a quelqu'un*, *op. cit.*
- (10) Outre le livre initiateur de P. Guiraud, *Structures étymologiques du lexique français*, Paris, Larousse, 1967, citons M. Toussaint, *Contre l'arbitraire du signe*, Paris, Didier, 1983.
- (11) *Le Travail et la Langue*, Paris, Flammarion, 1978, 81.
- (12) *Le Ramelet Mondin et autres œuvres*, édition établie par Ph. Gardy, Aix-en-Provence, Edisud, 1984, 31.
- (13) Sur le mot de Montaigne et sur le problème socio-stylistique qu'il soulève je renvoie à mon étude *Renaissance du Sud*, Paris, Gallimard, 1970, 188-220 et à F. Garavini, *Parigi e Provincia, Scene de la letteratura francese*, Torino, Bollati Boringhieri, 68-72.
- (14) L'expression est prise au titre de P. Dévoluy, *Mistral ou la Rédemption d'une langue*, Paris, Grasset, 1941.

- (15) Cf. « Le texte littéraire en situation diglossique », *Cahiers de Praxématique*, no 5 (1985), 19-30.
- (16) Cf. F. Garavini, *Parigi e Provincia*, *op. cit.*, 102-116 (à propos de Daubian).
- (17) Image relevée justement par F. Tollis, *La parole et le sens , Le guillaumisme et l'approche contemporaine du langage*, Paris, Armand Colin, 1991,149, n.93.
- (18) Ce problème, qu'on trouvera traité dans *Il y a quelqu'un*, a été abordé par F. Gardès-Madray et moi-même dans l'ouvrage collectif, *Anthropologie de l'écriture*, Paris, Centre Pompidou, 1984, 219-243.
- (19) Cf. « La neurèsi diglossica », *Lengas*, no 15 (1984), 5-21.
- (20) *Nani, Monsur*, Energas, Vent Terral, 1979, 10.
- (21) Le terme a été d'abord utilisé par Ph. Gardy, "Tradition occitane et passage à l'écriture : l'obsession de l'oralité", in *Kalevala et traditions orales du Monde*, Paris, CNRS, 1987, 511-512.
- (22) Les particules directionnelles ou l'aventure topologique de la langue », *Cahiers de praxématique*, no 9 (1987), 117-141.
- (23) *La Festa*, *op. cit.* , t. II, 128-129.